

Hajji, Abdelouahed

La réécriture du mythe d'Ulysse dans L'Ignorance de Milan Kundera

Études romanes de Brno. 2023, vol. 44, iss. 2, pp. 365-376

ISSN 1803-7399 (print); ISSN 2336-4416 (online)

Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/ERB2023-2-22>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.78727>

License: [CC BY-SA 4.0 International](#)

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20231103

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

La réécriture du mythe d'Ulysse dans *L'Ignorance* de Milan Kundera

Rewriting the Myth of Ulysses in Milan Kundera's *L'Ignorance*

ABDELOUAHED HAJJI [abdelouaheddhajji@gmail.com]

مكناص، جامعة مولاي إسماعيل (Université Moulay Ismaïl, Meknès), Maroc

RÉSUMÉ

L'Ignorance de Milan Kundera traite de l'exil et de l'émigration. En particulier, l'auteur repense l'essence de l'émigration à travers l'expérience d'Irena et de Josef, deux protagonistes qui ont quitté leur pays natal lors de l'invasion russe en 1968. Kundera réécrit le mythe homérique pour dédramatiser le statut de l'émigrant tout en montrant les avantages de l'émigration et l'illusion du « grand retour ». De ce point de vue, l'Ulysse d'Homère n'échappe pas à cette illusion si bien qu'il est mécontent dès son arrivée à Ithaque. D'une manière générale, Kundera lutte contre les stéréotypes voyant dans l'émigrant un être de souffrances. Il cherche, en particulier, à dépouiller l'émigration de sa dimension sentimentale, lyrique et politique. De plus, le roman pose le problème de l'altérité dans un contexte d'émigration. L'émigré subit ainsi une ambivalence culturelle telle qu'il n'est pleinement reconnu ni dans son pays d'adoption ni dans sa terre natale. Il incarne en fait la figure de l'être transfrontalier.

MOTS-CLÉS

Réécriture ; Ulysse ; émigration ; exil ; langue ; altérité ; mémoire ; oubli

ABSTRACT

Milan Kundera's *Ignorance* is a literary meditation on exile and emigration. In particular, the author rethinks the essence of emigration through the experience of Irena and Josef, two protagonists who left their native country during the Russian invasion in 1968. Kundera rewrites the Homeric myth to play down the status of the emigrant while showing the advantages of emigration and the illusion of the "great return". From this point of view, Homer's Ulysses does not escape this illusion, so much so that he is dissatisfied as soon as he arrives in Ithaca. In a general way, Kundera fights against the stereotypes of the emigrant as a being of suffering. In particular, he seeks to strip emigration of its sentimental, lyrical and political dimensions. Moreover, the novel poses the problem of otherness in a context of emigration. The nightmares of Irena and her husband, Martin, reveal the complexity of the return, the cruelty and the effects of totalitarianism. The emigrant is thus subjected to such cultural ambivalence that he is not fully recognized either in his adopted country or in his native land. He embodies in fact the figure of the transborder being.

KEYWORDS

Rewriting; Ulysses; emigration; exile; language; otherness; memory; forgetting

REÇU 2023-01-17 ; ACCEPTE 2023-07-31

Introduction

Le récit postmoderne se caractérise par la *renarrativisation* du texte, mais sous une forme qui exclut tout retour naïf au point de vue réaliste. D'où la modalisation ironique qui aboutit à deux formes spécifiquement postmodernes : « la réécriture » et le « déguisement » (Marc Gontard 2013 : 83). Comme l'exprime Marc Gontard, la réécriture est l'une des caractéristiques du récit postmoderne, un récit éclaté et hétérogène dont l'ambition est de repenser un aspect de l'existence. L'éclatement générique du texte permet d'absorber des héritages littéraire et mythique. Dans ce sens, *L'ignorance*, roman du cycle français, de Milan Kundera est une interrogation sur l'émigration fondée sur la réécriture du mythe homérique. Comme dans la plupart des romans kundériens, *L'ignorance* analyse des motifs tels l'identité, la mémoire, l'oubli, l'Histoire, la nostalgie, l'exil, l'altérité, le rêve, l'aliénation, etc. Kundera déconstruit l'illusion du grand retour à travers la reconstitution du mythe d'Ulysse, ce qui débouche sur le mythe de l'émigré. Selon le narrateur de *L'ignorance*, le rêve d'émigration est l'un des « phénomènes les plus étranges de la seconde moitié du XX^e siècle » (Kundera 2005 : 22). Le roman porte sur l'expérience de deux émigrés tchèques, à savoir Irena et Josef, ayant quitté leur pays natal pendant l'invasion russe en 1968. Après leur retour, ils se sont confrontés à la difficulté de réintégrer leur patrie. Cette difficulté est due à la mémoire qui transforme et à l'oubli qui ravage. Elle est notamment le signe de l'impossible retour. Pour Kundera, la réécriture du mythe d'Ulysse permet de repenser le statut de l'émigré au XXI^e siècle. Kundera disqualifie le « grand retour » et montre, en effet, la complexité de l'exil qui est souvent réduit à son aspect sentimental, lyrique et politique. Comme les personnages de *L'ignorance*, Ulysse n'a pas beaucoup apprécié son retour à Ithaque. La question que pose le roman en filigrane est la suivante : Ulysse, le grand nostalgique, était-il vraiment heureux de retourner à Ithaque ?

La réécriture est une pratique créative permettant à l'écrivain de revisiter les traditions littéraires et mythiques. Cette réécriture est aussi une pratique d'intertextualité et de métatextualité : l'auteur établit une relation « interrogative » avec le texte homérique. Rappelons la portée cognitive du roman pour Kundera. Pour lui, le roman est une forme complexe à la fois autonome et hétéronome qui doit examiner un aspect de l'existence à travers des personnages et des digressions essayistiques. Nous tenterons d'interroger le mythe d'Ulysse dans son rapport avec l'expérience d'Irena et de Josef pour montrer la dimension « illusoire » du retour. Nous essayerons également d'interroger le phénomène de l'exil et de l'altérité.

1. La réécriture du mythe homérique

Dans sa postface de *L'Ignorance*, François Ricard montre que l'émigration chez Kundera est un piège parce qu'elle réduit l'existence de l'émigré en une forme de sentimentalité et de lyrisme au détriment de la complexité de l'émigration. Kundera réécrit le mythe homérique pour souligner l'aspect sentimental qui entoure la notion d'exil et d'émigration. Le narrateur note : « *L'Odyssée*, aujourd'hui, serait-elle concevable ? L'épopée du retour appartient-elle encore à notre époque ? » (Kundera 2005 : 65). *L'Ignorance* tente alors de répondre à cette question à travers l'expérience de deux veufs tchèques, Irena et Josef. Après le déclin du communisme, ces deux protagonistes reviennent dans leur pays en apercevant la complexité de leur identité et l'impossibilité de réintroduction. Dans ce sens, on peut parler paradoxalement d'une aliénation et d'un enrichissement de leur identité qui ne se réduit pas à une seule appartenance.

Kundera soumet *L'Odyssée* à une relecture créatrice. La situation existentielle d'Ulysse renvoie à la situation d'Irena et de Josef. Le mythe d'Ulysse permet également de déconstruire les clichés autour de l'émigration. En tant que « mise à l'écart du réel » (Rosset 1976 : 11) l'exil est aussi un état d'âme lorsqu'il fait écho à la désertion. Dans sa réécriture de *L'Odyssée* d'Homère, Kundera livre des méditations sur la mémoire, l'Histoire, la nostalgie, l'amour et l'identité. En s'appuyant sur une citation de Thomas Mann, l'auteur de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* affirme que « le rôle de chacun consiste à ressusciter [...] certains schémas mythiques établis par les aïeux, et à leur permettre de se réincarner » (Kundera 1993 : 21). L'histoire d'Ulysse alterne de temps en temps avec l'histoire des personnages. Cela permet de reproduire un aspect de l'expérience d'Ulysse dans le roman. Grand nostalgique, Ulysse a été déçu dès son arrivée à Ithaque. La nostalgie est une force qui lui a dicté le retour même s'il a vécu une *dolce vita* auprès de Calypso. Le propre du mythe est de permettre à Kundera d'enrichir le réel. « La force du mythe », précise Carlos Fuentes, « est sa multiplication » (Fuentes 1992 : 187). Une telle multiplication favorise justement une nouvelle interprétation du mythe, celui d'Ulysse en l'occurrence.

Pour Kundera, la nostalgie est une souffrance provoquée par le désir insatiable de retourner à la terre natale dont le remède réside dans le retour. Il écrit :

Le retour, en grec, se dit *nostos*. *Algos* signifie souffrance. La nostalgie est donc la souffrance causée par le désir inassouvi de retourner. Pour cette notion fondamentale, la majorité des Européens peuvent utiliser un mot d'origine grecque (*nostalgie*, *nostalgia*) puis d'autres mots ayant leurs racines dans la langue nationale : *anoranza*, disent les Espagnols ; *saudade*, disent les Portugais. Dans chaque langue, ces mots possèdent une nuance sémantique différente. Souvent, ils signifient seulement la tristesse causée par l'impossibilité du retour au pays. Mal du pays. Mal du chez-soi. (Kundera 2005 : 09–10)

De ce point de vue, le remède de la souffrance « nostalgique » réside dans le retour au pays natal. La nostalgie renvoie à la fois à la sentimentalité et à l'ignorance, à la remémoration comme à l'oubli. Cependant, Kundera déconstruit les stéréotypes sur le mythe du « grand retour » à travers la réécriture féconde de *L'Odyssée* :

C'est à l'aube de l'antique culture grecque qu'est née *L'Odyssée*, l'épopée fondatrice de la nostalgie. Soulignons-le : Ulysse, le plus grand aventurier de tous les temps, est aussi le plus grand nostalgique. (Kundera 2005 : 12)

Ainsi, les aventures d'Ulysse renvoient à celles d'Irena et de Josef, ayant souffert du retour après avoir vécu une vingtaine d'années en exil. La perte de l'identité cristallise paradoxalement cette souffrance. Notons que l'oubli les délivre de la pesanteur du passé. Il s'agit de ce que Roland Barthes appelle l'« exil de l'imaginaire » comme une longue insomnie (Barthes 1977 : 123). Josef n'est pas en mesure de se remémorer le passé puisqu'il souffre d'une perte de mémoire due à la déficience de la nostalgie, comme l'explique le narrateur : « Si j'étais médecin, j'établirais, sur son cas, ce diagnostic : « Le malade souffre d'une insuffisance de nostalgie » (Kundera 2005 : 87). Cependant, Josef désire fuir son passé ou plutôt la pesanteur accompagnant sa vie dans son pays natal : « Mais Josef ne se croit pas malade. Il se croit lucide. L'insuffisance de nostalgie est pour lui la preuve du peu de valeur de sa vie passée » (Kundera 2005 : 87). Raison pour laquelle Boyer-Weinmann parle de *L'ignorance* comme un « roman nostalgique sur la perte de la nostalgie », (2009 : 127). Josef souffre de ce que le narrateur appelle la « déformation masochiste de (la) mémoire » (Kundera 2005 : 87). Autrement dit, sa mémoire est malveillante et ne lui rappelle que des choses dégoûtantes. Si ce personnage incarne la dimension ignorante de la nostalgie, Irena incarne, quant à elle, la dimension sentimentale puisqu'elle est hantée par la nostalgie du retour, d'où l'oubli caractérisant plus ou moins sa mémoire. « Car la nostalgie n'intensifie pas l'activité de la mémoire, elle n'éveille pas de souvenirs, elle se suffit à elle-même » (Kundera 2005 : 42). En outre, la nostalgie est une forme d'ignorance et d'oubli.

Dans le cas d'Irena, la nostalgie est refoulée, notamment, des images de sa Bohème lui passent parfois par la tête, alors que Josef prive l'exil de sa sentimentalité. En effet, le concept d'exil ne convient pas pour décrire la réalité de ce personnage parce que le mot « « exil » donne à la métaphore une aura de martyre, de souffrance, il la sentimentalise, la mélodramatise » (Kundera 1993 : 125).

Le mythe d'Ulysse déconstruit l'idée d'exil et d'émigration et permet de colmater les vacuités de l'existence ; cela soutient une interrogation sur le sens d'être exilé dans un monde d'*homo sentimentalis* (Kundera 1993 : 23). Dans ce sens, Kundera cite Heidegger, « et c'est ainsi que les Dieux finirent par s'en aller. Le vide qui en résulta est comblé par l'exploration historique et psychologique des mythes » (Kundera 1993 : 17). La vie d'Ulysse et des personnages kundériens partagent au fond la même déception après avoir effectué le retour à la terre natale. L'exploration des mythes est une opération qui les profanent, c'est-à-dire (le) « [...] déplacement du sacré hors du temps, dans la sphère hors religion » (Kundera 1993 : 17).

Le narrateur auctorial note : « Rien de comparable à la vie de la pauvre émigrée qu'avait été Irena pendant longtemps. Ulysse vécut chez Calypso une vraie *dolce vita*, vie aisée, vie de joies. Pourtant, entre la *dolce vita* à l'étranger et le retour risqué à la maison, il choisit le retour » (Kundera 2005 : 12–13). Le passage souligne le pouvoir qu'exerce la nostalgie sur l'émigré. La crainte fait du retour d'Irena au pays natal une impossibilité morale. Son exil est particulier parce qu'il est conditionné par des contraintes internes et externes. Il s'agit d'un trait qui distingue la vie d'Ulysse de celle de l'émigré au XXI^e siècle d'une façon générale. L'expérience d'Irena est tributaire de la compréhension de sa situation ambivalente : « Impossible de comprendre l'existence

d'Irena en France sans analyser d'abord les dates. Dans les années cinquante et soixante, un émigré des pays communistes y était peu aimé ; les Français tenaient alors pour seul vrai mal le fascisme » (Kundera 2005 :16).

L'ambivalence d'Irena montre la complexité de sa situation, laquelle permet de déconstruire l'idée du grand retour qu'on réduit à l'aspect sentimental. L'exil d'Irena en France est dû certes à la poursuite de son mari par la police. Il s'agit de fuir les « implacables de l'Histoire » (Kundera 2005 : 30). Mais Irena ne le regrette pas même si elle a toujours un sentiment de culpabilité. Autrement dit, le sentiment de culpabilité accompagne les émigrés.

D'après l'expérience d'Irena et de Josef, l'exil est libérateur en ceci qu'il est synonyme de la légèreté. L'oubli délivre ces deux protagonistes de la pesanteur de la mémoire et du passé *totaillitaire*. Toutefois, les images enfouies – qui passent par la tête d'Irena – montrent le sentiment de culpabilité et, partant, la dimension sentimentale de l'exil. D'une façon générale, le paradoxe d'Irena suggère la complexité de l'émigration.

2. L'exil libérateur

Dans *Une rencontre*, Kundera écrit : « La seconde moitié du siècle passé a rendu tout le monde extrêmement sensible au destin des gens chassés de leur pays » (Kundera 199 : 145–146). Pour les protagonistes de *L'Ignorance*, l'exil est une force libératrice qui leur permet d'échapper à la pesanteur et au moralisme qui entourent leur vie dans le pays natal. Irena n'a pas choisi son exil comme c'est le cas de Josef, mais l'exil lui permet d'échapper à l'autorité de sa mère. Pour elle, l'émigration est synonyme d'autonomie, de liberté et d'indépendance, d'autant plus que la mort de Martin, son mari, renforce cette autonomie. Quand Gustaf parle de Prague, Irena se sent asphyxiée. Seule l'idée que la frontière entre son pays d'adoption et les pays de l'Ouest soit infranchissable lui restitue sa joie. Autrement dit, le retour lui fait peur, une peur se matérialisant dans ses rêves-cauchemars. Il apparaît que son pays natal constitue une menace potentielle pour elle, raison pour laquelle elle veut s'en protéger :

Ce n'est qu'à la maison, une fois seule, qu'elle se calma en se rassurant : « La barrière policière entre les pays communistes et l'Occident est, Dieu merci, assez solide. Je n'ai pas à craindre que les contacts de Gustaf avec Prague puissent me menacer. Quoi ? Que vient-elle de se dire ? « La barrière policière est, Dieu merci, assez solide ? » S'est-elle vraiment dit « Dieu merci » ? Elle, une émigrée que tout le monde plaint d'avoir perdu sa patrie, elle s'est dit « Dieu merci ». (Kundera 2005 : 33)

Un tel propos défait la représentation stéréotypée liée à l'émigration. Le personnage kundérien fait comprendre que le retour doit être appréhendé comme un fardeau insoutenable. Après l'effondrement du communisme, la visite d'Irena de son pays natal renforce en elle l'idée de l'exil libérateur :

[...] Irena avait toujours considéré comme une évidence que son émigration était un malheur. Mais, se demande-t-elle en cet instant, n'était-ce pas plutôt une illusion de malheur, une illusion

suggérée par la façon dont tout le monde perçoit un émigré ? Ne lisait-elle pas sa propre vie d'après un mode d'emploi que les autres lui avaient glissé entre les mains ? (Kundera 2005 : 30)

Dans ce cas, l'exil est une libération puisqu'il libère l'individu du poids de la pesanteur et du sentiment du patriotisme. La notion d'exil implique normalement le désir nostalgique, voire l'obligation morale du retour au pays natal. Toutefois, Josef n'a aucune nostalgie envers son pays natal. Dans ce sens, le narrateur revient à Ulysse pour souligner la même situation qu'a vécue ce dernier après son retour à la terre natale. Le désintérêt envers son passé par les compatriotes constitue un point commun entre ces personnages.

Le cas de Josef illustre cette situation d'Ulysse à plusieurs niveaux. Tout d'abord, il ne se souvient de rien et il n'est pas le bienvenu dans sa famille, plus particulièrement, chez son frère et sa belle-sœur, qui refusent de lui rendre son tableau ainsi que sa part d'héritage, d'autant plus qu'ils condamnent implicitement son exil. Son retour est confronté à plusieurs épreuves comme c'est le cas d'Ulysse dont l'absence de communion l'incite à l'exil. Le désintérêt de sa famille pour son aventure et l'absence du récit signifient l'absence d'une connaissance partagée.

L'absence de récit marque donc l'absence de complicité. De la même manière qu'Ulysse et Josef, Irena est confrontée à une situation similaire : « Puis Irena pense à Milada qui a été si maternellement amicale ; elle lui a fait comprendre que plus personne ne s'intéresse à son odyssée, et Irena se dit que d'ailleurs, Milada ne s'y est pas intéressée non plus » (Kundera 2005 : 54). Le manque d'intérêt pour la vie passée de l'émigrant renforce en lui l'idée de l'exil.

Josef incarne la dimension ignorante de la nostalgie. Il est heureux d'avoir fait ce choix, contrairement à son frère qui s'est humilié en décorant leur maison du drapeau rouge pour protéger ses études à la faculté de médecine pendant l'invasion russe. La décision de Josef est de vivre sa vie en exil : « Pendant le voyage de retour, il avait décidé de quitter le pays. Ce n'est pas qu'il n'aurait pu y vivre. Il aurait pu soigner ici des vaches en toute tranquillité. Mais il était seul, divorcé, sans enfants, libre. Il s'était dit qu'il n'avait qu'une seule vie et qu'il voulait la vivre ailleurs » (Kundera 2005 : 80). Ainsi considéré, l'exil n'est pas un malheur, mais une libération du poids du passé. Rappelons que Sylvie et Gustaf encouragent Irena à revenir. De même, le retour de Josef dans son pays est dû à une promesse faite à sa femme. Cela explique le ressentiment à son égard.

Kundera suggère que ce retour est une illusion sentimentale. Lors de leur rencontre dans un hôtel de Prague, Irena et Josef révèlent cette déconstruction de plusieurs manières :

Irena y a aperçu un livre en danois : *L'Odyssée*. -Moi aussi, j'ai pensé à Ulysse, dit-elle à Josef qui revient.

-il a été absent du pays comme toi. Pendant vingt ans, dit Josef.

-Vingt ans ?

-oui, vingt ans, exactement.

-Lui au moins était heureux de revenir.

-Ce n'est pas sûr. Il a vu que ses compatriotes l'avaient trahi et il en a tué beaucoup. Je ne crois pas qu'il ait pu être aimé. (Kundera 2005 : 203-204).

Un tel passage montre également la souffrance d'Ulysse lors de son retour dans sa patrie. Il s'agit d'une autre lecture de l'*Odyssée* d'Homère. C'est en particulier une déconstruction de l'idée de malheur inhérent à l'émigration. Cette relecture permet d'actualiser ce mythe tout en posant de nouvelles questions. Les personnages de Kundera choisissent ainsi l'exil. Josef détruit son journal de lycée pour effacer son passé et opte pour le Danemark. Il « [...] se met à déchirer les pages du journal en petits morceaux » (Kundera 2005 : 102).

De même, Ulysse doit effectuer un autre voyage comme le note Abdelfattah Kilito :

L'*Odyssée* n'est-elle pas, à y bien réfléchir, le récit de l'avant-dernier voyage ? Homère l'affirme nettement : au chapitre XI, lors de l'Évocation des morts, le devin Tirésias annonce à Ulysse qu'il accomplira, après son retour à Ithaque, un second voyage, l'ultime. Il y aura, il y aurait donc une Seconde Odyssée. Annoncée, mais pas racontée, si ce n'est de façon allusive (Kilito 2019 : 58–59).

L'exil d'Ulysse ne s'achève pas véritablement à Ithaque, mais y suspend simplement le temps de l'aventure. L'actualisation du mythe d'Ulysse favorise une nouvelle perspective sur l'émigration dans la mesure où le retour au pays natal renforce l'exil. Kundera réécrit *L'Odyssée* pour repenser la problématique existentielle de l'exilé et de l'émigrant. L'auteur critique l'aspect tyrannique du retour qui est une obligation et un fardeau. De plus, la déception d'Irena et de Josef est un regard critique sur l'exil. En effet, ces personnages éprouvent de la nostalgie envers le pays d'adoption. Irena exprime cette nostalgie de la France, son pays adoptif, en des termes très clairs :

« Mon appartement à moi. » Puis : « Mon indépendance. » Et encore, lentement : « Depuis toujours, j'ai eu l'impression que ma vie était régie par d'autres. Excepté quelques années après la mort de Martin. C'étaient les années les plus dures, j'étais seule avec mes enfants, je devais me débrouiller. C'était la misère. Tu ne me croiras pas, mais aujourd'hui, dans mon souvenir, ce sont mes années les plus heureuses. (Kundera 2005 : 186–187)

Pour les protagonistes, l'émigration est une source de liberté, mais retourner dans leur pays natal signifie perdre cette liberté, d'où le choix d'émigrer. Dans le cas de Josef, il n'a jamais pensé à retourner dans son pays natal. Cependant, Kundera montre la réconciliation de l'émigré avec sa langue maternelle. L'exil linguistique caractérise à la fois l'expérience d'Irena et celle de Josef :

Pendant vingt ans il n'avait presque plus parlé tchèque. La conversation avec sa femme était facile, le danois s'était transformé en leur sabir intime. Mais avec les autres, il était toujours conscient de choisir des mots, de construire une phrase, de surveiller son accent. Il lui semblait qu'en parlant les Danois couraient le moins, tandis que lui trottais derrière, chargé d'un poids de vingt kilos. (Kundera 2005 : 181)

De ce point de vue, Josef est un exilé de la langue. Notons que le retour au pays natal lui révèle l'étrangeté de sa langue maternelle. L'exil concerne également la langue maternelle qui devient une langue étrangère. En revanche, l'usage d'Irena des gros mots tchèques permet de défaire cette étrangeté linguistique tout en rendant leur expérience sexuelle plus érotique :

Pour la première fois depuis vingt ans, il entend ces gros mots tchèques et, d'emblée, il est excité comme jamais il ne l'a été depuis qu'il a quitté ce pays, car tous ces mots, grossiers, sales, obscènes, n'ont de pouvoir sur lui que dans sa langue natale (dans la langue d'Ithaque), puisque c'est par cette langue, par ses racines profondes, que monte vers lui l'excitation de générations et de générations. (Kundera 2005 : 205)

La relation sexuelle révèle la complexité de l'identité de Josef et d'Irena. La langue maternelle parle à leur subconscient. À une question de Philip Roth sur l'omniprésence de la sexualité dans ses romans, Kundera répond : (la) « [...] scène d'amour physique répand une lumière très forte qui révèle d'emblée l'essence des personnages et résume la situation de leur vie. [...] La scène érotique est le point focal où tous les thèmes convergent et où se situent les secrets les plus enfouis » (Roth 2019 : 367–368). La scène érotique souligne ainsi les aspects les plus cachés de l'identité de Josef. Ce terrain d'observation permet d'« [...] étendre les limites de la lucidité sur ce qui pourrait sembler, *a priori*, la part la plus irrationnelle et la plus immaîtrisable de notre existence » (Scarpetta 2004 : 208). Il s'agit aussi de jeter un regard critique sur l'altérité à travers le traitement du thème de l'exil. D'une manière générale, les personnages kundériens trouvent dans l'exil une « espèce d'énergie de la distance, du détachement, de la nostalgie et ils en ont tiré énergie créatrice » (Baudrillard et Guillaume, 1994 : 87–88).

3. L'expérience de l'altérité

L'ignorance s'ouvre sur ce dialogue entre Irena et son amie française Sylvie :

« Qu'est-ce que tu fais encore ici ! » Sa voix n'était pas méchante, mais elle n'était pas gentille non plus ; Sylvie se fâchait.

—Et où devrais-je être ? demanda Irena.

—Chez toi !

—Tu veux dire qu'ici je ne suis plus chez moi ? (Kundera 2005 : 7).

À travers ce dialogue, l'auteur introduit la problématique de l'altérité et le statut ambivalent de l'émigré. Sylvie voit son amie, Irena, comme une étrangère et nie ainsi son appartenance à la France, d'où l'ambivalence d'Irena qui se considère comme française. Dans cette optique, Maâlouf écrit : « le rêve secret de la plupart des migrants, c'est qu'on les prenne pour des enfants du pays » (Maâlouf 1998 : 48–49). L'ambivalence d'Irena est doublée par l'incompréhension de ses anciennes amies qui lui dénient l'aspect tchèque de son identité en refusant le vin qu'elle leur offre en signe de réconciliation et d'amitié :

En Bohême, on ne boit pas de bon vin et on n'a pas l'habitude de garder d'anciens millésimes. [Irena] a acheté ce vieux vin de bordeaux avec d'autant plus de plaisir : pour surprendre ses invitées, pour leur faire fête, pour regagner leur amitié. Elle a failli tout gâcher. Génées, ses amies observent les bouteilles jusqu'à ce que l'une d'elles, pleine d'assurance et fière de sa simplicité, proclame sa préférence pour la bière. Ragaillardies par ce franc-parler, les autres acquiescent et la fervente de

bière appelle le garçon. (Kundera 2005 : 44)

Les amies d'autrefois d'Irena lui donnent en fait une leçon du patriotisme. Le refus du vin est un refus d'un aspect de son identité acquis en exil. En tant que reconnaissance inconditionnelle de l'autre, l'altérité est un mythe illusoire, car Irena ne peut être reconnue telle qu'elle est, d'où l'impossibilité de réintégrer son pays natal. En effet, « Irena fait bientôt l'expérience morale de cette impossibilité » (Fernandez 2006 : 383). Son désir d'être acceptée telle qu'elle crée chez elle à la fois une déception et une rupture avec le présent, car « désirer, c'est en effet avoir déjà rompu l'adhésion paisible qui aurait pu nous unir au présent » (Grimaldi, 2004 : 85). En effet, la lourdeur entoure le retour d'Irena et met en évidence le fossé culturel qui la sépare de ses anciennes amies.

Comme la plupart des migrants, Irena est victime de sa différence et se voit refuser la particularité culturelle de son identité. Selon Maâlouf, le migrant est « [...] la victime première de la conception « tribale » de l'identité. S'il y a une seule appartenance qui compte, s'il faut absolument choisir, alors le migrant se trouve scindé, écartelé, condamné à trahir soit sa patrie d'origine soit sa patrie d'accueil, trahison qu'il vivra inévitablement avec amertume, avec rage. » (Maâlouf 1998 : 48). Ce déni de l'aspect français de son identité crée chez ce personnage un sentiment de culpabilité. Il s'agit de réduire l'identité à son aspect national. Dans ce sens, Christian Salmon note : « Le nationalisme, c'est l'idéologie de la banalité. Une idéologie totalitaire » (Salmon 1999 : 35).

Il faut dire que la famille et les anciens amis de Josef considèrent son émigration comme un décès, d'où son impression de revenir à la vie, « il eut l'impression de retrouver le monde comme peut le retrouver un mort qui, au bout de vingt ans, sort de sa tombe (Kundera 2005 : 82). Le désintérêt à l'odyssée d'Irena et de Josef exprime une forme d'aliénation :

Il y eut un long moment de silence et Josef s'attendit à des questions : si le Danemark est vraiment ton chez-toi, comment est-ce que tu vis là-bas ? Et avec qui ? Raconte ! Comment est ta maison ? Qui est ta femme ? Es-tu heureux ? Mais ni N. ni sa femme ne prononcèrent aucune de ces questions. Pendant une seconde, une clôture basse en bois et en sapin apparurent devant Josef. (Kundera 2005 : 183)

Ces images lui rappellent sa maison dans son pays adoptif pour lequel il exprime sa nostalgie. Irena et Josef sont nostalgiques de leur pays d'adoption. Leur intégration dans la patrie est soumise à plusieurs épreuves, qui révèlent son impossibilité. En d'autres termes, Irena doit oublier sa vie passée en France pour se réconcilier avec ses anciens amis. De même, le choix de l'exil comme force libératrice n'est pas accueilli favorablement par ses amis en France :

Ils ont vu en moi la souffrance d'une émigrée. Puis le moment est venu où je devais confirmer cette souffrance par la joie de mon retour. Et cette confirmation n'a pas eu lieu. Ils se sont sentis trompés. Et moi aussi, car, entre-temps, j'avais pensé qu'ils m'aimaient non pas pour ma souffrance, mais pour moi-même. Elle lui parle de Sylvie. Elle était déçue que je ne sois pas accourue dès le premier jour à Prague sur les barricades ! (Kundera 2005 : 194–195)

En effet, Irena refuse catégoriquement que les autres s'intéressent à elle en tant qu'émigrée souffrante mais pour elle-même. De même, la séparation avec Sylvie après son retour de Bohême souligne l'ambivalence du statut d'émigré et la problématique de l'altérité :

[...] quand je suis retournée à Paris, j'ai senti un besoin fou de parler avec elle, tu sais, je l'aimais vraiment et j'aurais voulu tout lui raconter, discuter de tout, du choc de rentrer au pays après vingt ans, mais elle n'avait plus grande envie de me voir [...] Tout simplement, je n'étais plus une émigrée. Je n'étais plus intéressante. Donc, peu à peu, gentiment, avec le sourire, elle a cessé de me rechercher. (Kundera 2005 : 195)

La désintégration de l'amitié révèle un des aspects problématiques vécus par les exilés qui ne sont reconnus inconditionnellement ni dans leur pays d'origine ni dans leur pays d'adoption. La complexité de leur identité faite de plusieurs appartenances participe à cette problématique de l'altérité. Le refus de l'altérité est une banalité comme l'écrit Christian Salmon : « Qu'est-ce que la banalité, en effet, sinon le monde sans art, sans possibilité de jeu, et sans altérité, le document sans possibilité de détournement, la langue sans la présence des autres langues, le peuple sans les autres peuples... » (Salmon 1999 : 35). L'exil est un enrichissement de l'identité. On cherche à scinder l'identité d'Irena en cloisons, ce qui crée son déchirement identitaire.

Tout en soulignant la complexité de l'identité, cette affirmation met en évidence la richesse de l'identité, en l'occurrence celle de l'émigré. L'identité d'Irena et de Josef est en effet nourrie de plusieurs aspects, ce qui empêche leur intégration dans le pays d'adoption. Cette richesse identitaire est perçue à la fois dans leur pays d'origine et dans leur pays d'adoption comme un signe de trahison. De manière générale, *L'ignorance* souligne la complexité du statut de l'exilé dans un monde où l'altérité est problématique. Rappelons que l'auteur attaque ce sujet avec humour et ironie afin de le priver de sa vérité dogmatique et évidente. En effet, l'exil apparaît sous sa forme la plus ambiguë. N'oublions pas que le roman est pour Kundera un territoire de la relativité et de l'analyse. Selon Lakis Proguidis, « Le propre du roman n'est ni de refléter ni de décrire la réalité, mais de la relativiser » (Proguidis 2001 : 179).

C'est cette « autre » réalité de l'exil que l'auteur fait parler dans son roman. Pour lui, l'exil, comme on le pense depuis Ulysse, n'est pas une malédiction. En revanche, il montre que le retour à la terre natale peut être un fardeau insoutenable. Comme dans la plupart des romans kundériens, *L'ignorance* est truffé de digressions sur l'Histoire, Ulysse, la fin de la musique, la création littéraire, la nostalgie, la mémoire, l'oubli, la langue maternelle, etc. Tous ces motifs éclairent le thème de l'exil d'une manière qui n'est pas toujours facile. En tant que produit du totalitarisme, l'exil est un aspect de la postmodernité comme « [...] désillusion généralisée à l'égard des idéaux de la modernité de la Raison » (Attali 2015 : 137).

Conclusion

Le thème de l'exil ne peut être une catégorie sentimentale unique, d'autant plus qu'il s'agit d'un thème existentiel complexe. La réécriture du mythe homérique permet à Kundera de porter un nouveau regard sur la complexité de l'exil et du retour. Il s'agit, notamment, d'une déconstruction du « grand retour » qui est souvent imposé aux émigrants. L'expérience d'Ulysse, d'Irena et de Josef montre que le retour est une illusion imposée par les autres. La condition de l'émigrant se révèle de manière paradoxale comme une illusion de malheur et une libération du lourd fardeau du passé. D'après Kundera, l'émigration est un processus complexe qui enrichit l'identité de l'émigré. La réécriture du mythe d'Ulysse crée un lien avec le passé, comme le note Fuentes : « L'homme qui croit pouvoir vivre sans le mythe, ou étranger à lui, est donc une exception. Il est comme un être sans racines, dépourvu de lien avec le passé, avec la vie ancestrale qui se poursuit en lui et aussi dans la société humaine d'aujourd'hui » (Fuentes 1992 : 192). L'actualisation d'un héritage mythique favorise de nouvelles potentialités pour la littérature tout en mettant l'accent – d'un point de vue romanesque – sur la problématique de l'émigration.

L'exilé est confronté à l'expérience de l'altérité et de l'aliénation. L'émigration implique parfois une rupture avec le pays natal. En tant qu'être frontalier, l'émigré fait l'expérience d'une ambivalence identitaire, qui conduit à la déception, comme dans le cas d'Irena et de Josef lors de leur séjour au pays natal. Le thème de l'exil est associé à celui de l'oubli, de la mémoire, de la nostalgie, de l'ignorance, du langage, etc. L'exil fait également écho à la désertion à travers le personnage de Milada, qui a déserté le monde. Cela nous permet de dire que l'exil chez Kundera a une valeur à la fois paradoxale et complexe.

Références bibliographiques

- Attali, J. (2015). *Histoire de la modernité : comment l'humanité pense son avenir*. Paris : Flammarion, « Champs essais ».
- Barthes, R. (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Seuil, « Tel Quel ».
- Baudrillard, J. ; Guillaume, M. (1994). *Figures de l'altérité*. Paris : Descartes & Cie.
- Boyer-Weinmann, M. (2009). *Lire Milan Kundera*. Paris : Armand Colin, « Lire et comprendre. Écrivains au présent ».
- Clements, K. (2017). *Le Thème de l'émigration dans L'ignorance de Milan Kundera*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.) en Littérature française, University of Newfoundland. <<http://research.library.mun.ca/id/eprint/12688>>
- Fernandez, D. (2006). « Milan Kundera », dans *L'Art de raconter*. Paris : Grasset & Fasquelle, « Le livre de poche ».
- Fuentes, C. (1992). *Le Sourire d'Érasme. Épopée, Utopie et mythe dans le roman hispano-américain*. Trad. È.-M. Fell, & C. Fell. Paris : Gallimard, « NRF ».
- Gontard, M. (2013). *Écrire la crise : l'esthétique postmoderne*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Grimaldi, N. (2004). *Bref traité du désenchantement*. Paris : Presses Universitaires de France, « Biblio essais / Le livre de poche ».

- Kilito, A. (2018). *Celui qu'on cherche habite à côté. Dix contes*. Casablanca : La Croisée des Chemins, 2018.
- Kundera, M. (1986). *L'Art du roman*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- . (1989). *L'Insoutenable Légereté de l'être*. Trad. F. Kérel. Paris : Gallimard, « Folio ».
- . (1993). *Les Testaments trahis*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- . (2005). *L'ignorance*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- . (2009). *Une Rencontre*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- Maâlouf, A. (1998). *Les Identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle, « Le livre de poche ».
- Progidis, L. (2001). *De l'autre côté du brouillard : essai sur le roman français contemporain*. Montréal : Nota bene.
- Ricard, F. (2020). *Le Roman de la dévastation. Variations sur l'œuvre de Milan Kundera*. Paris : Gallimard, « Arcades ».
- Rosset, C. (1976). *Le Réel et son double : essai sur l'illusion*. Paris : Gallimard, « NRF ».
- Roth, P. (2019). « Milan Kundera », dans *Pourquoi écrire ?* Trad. L. Bitoun, M. Jaworski, P. Jaworski, & J. Kamoun. Paris : Gallimard, « Folio ».
- Salmon, C. (1999). *Tombeau de la fiction*. Paris : Denoël.
- Scarpetta, G. (2004). L'art de la lucidité sexuelle (Parcours dans les romans de Milan Kundera). In *Variations sur l'érotisme*. Paris : Descartes & Cie.
- Torodov, T. (1994). *Face à l'extrême*. Paris : Seuil, « Essais/ Points ».



This work can be used in accordance with the Creative Commons BY-SA 4.0 International license terms and conditions (<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/legalcode>). This does not apply to works or elements (such as images or photographs) that are used in the work under a contractual license or exception or limitation to relevant rights.